CARLA GUELFENBEIN

Être à distance

roman traduit de l'espagnol (Chili) par Claude Bleton



RENTREE D'HIVER 2017

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Vera Sigall, romancière octogénaire aussi discrète qu'adulée, est retrouvée inconsciente au pied de son escalier, victime d'une chute supposément accidentelle – mais une porte dérobée de sa maison est restée entrouverte… Son ami Daniel, de cinquante ans son cadet, architecte sans illusion et mari mal aimé, est troublé par les conclusions de l'enquête. Dans la salle d'attente de l'hôpital, il fait la connaissance d'Emilia, étudiante franco-chilienne qui consacre sa thèse à l'œuvre de la romancière. Elle était venue au Chili pour la rencontrer, sur la recommandation chaleureuse d'Horacio Infante. Cet éminent poète, ancien amant de l'écrivaine, a mystérieusement pris Emilia sous son aile.

Ensemble, la jeune femme et Daniel affrontent les secrets de la liaison passionnelle et destructrice de ces deux monstres sacrés, unis par un pacte indicible depuis plus d'un demi-siècle, et commencent à écrire la légende de leur propre histoire.

Autour du corps inanimé de Vera, telles des planètes en gravité tirant leur énergie d'une superbe étoile, chacun vient mettre en scène ses plus intimes failles et faire l'inventaire des zones d'ombre du mensonge et de la vérité, du talent et de la médiocrité, de la consécration et de l'oubli.

CARLA GUELFENBEIN

Carla Guelfenbein est née en 1959 à Santiago du Chili. Exilée en Angleterre, elle y étudie la biologie, puis le design à la San Martin School of Arts. De retour au Chili, elle travaille dans des agences de publicité. Actes Sud a publié : Ma femme de ta vie *en 2007,* Le reste est silence *en 2010 et* Nager nues *en 2013.*

DU MÊME AUTEUR

MA FEMME DE TA VIE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 963.
LE RESTE EST SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1188.
NAGER NUES, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1434.

Photographie de couverture : © Norman Parkinson Archive / Getty images

Titre original :
Contigo en la distancia
Éditeur original :
Editorial Alfaguara, Santiago du Chili
© Carla Guelfenbein, 2015

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-07466-1

CARLA GUELFENBEIN

Être à distance

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

ACTES SUD

À Eliana Dobry, Micaela et Sebastián Altamirano,
mes compagnons de voyage.

PREMIÈRE PARTIE

1

DANIEL

Quelque part sur cette planète, quelqu'un était responsable de ta mort. Cette certitude grandit au fil des jours, des semaines, des mois, et fouetta si bien ma conscience qu'elle en devint insupportable. Mais qui ? Pourquoi ? L'idée ne m'avait jamais effleuré que la réponse était si proche qu'à force de la retourner dans tous les sens je me retrouverais face à moi-même.

Je me rappelle le moment où, après avoir acheté le pain pour notre petit-déjeuner, je croisai le vagabond du quartier. Ses yeux à la fois blessés et menaçants se posèrent sur moi. Je pressai le pas, au milieu des gens qui s'emmitouflaient dans leur manteau avant de disparaître dans la brume matinale. Un groupe d'enfants traversa l'avenue. Les filles s'enveloppaient dans des écharpes colorées et partageaient leurs secrets à mi-voix, les garçons couraient et criaient, se bousculant avec la maladresse de jeunes chiots. Leur innocence aiguisa l'inquiétude que ma rencontre avec le vagabond avait éveillée. Je ne me doutais pas de ce qui allait survenir quelques minutes plus tard, de ce qui t'était arrivé pendant la nuit ou peut-être à l'aube.

Tous les matins, avant de te retrouver, je me demandais dans quelle disposition tu serais. C'était impossible à prévoir. Cela dépendait de tes rêves, de l'intensité de la lumière et de la température, de concours de circonstances infinis que je ne saurais jamais saisir. Parfois tu me parlais sans relâche, parfois tu étais songeuse, écoutant la rumeur d'un monde qui s'écoulait en toi.

Devant ta porte, Arthur s'assit à côté de moi avec sa dignité papale coutumière, pendant que Charly courait dans tous les

sens, la queue fébrile. J'avais l'intention de te proposer une de nos traditionnelles promenades après le petit-déjeuner.

Malgré ton âge, tu marchais d'un pas rapide et ferme. Si quelqu'un nous avait vus à distance, il aurait eu du mal à imaginer que tu avais cinquante ans de plus que moi.

Je me rappelle le jour où, peu de temps avant de devenir ton voisin, je te vis devant ta porte, aux prises avec ce lierre qui gênait le passage. Tu m'avais expliqué qu'il avait poussé pendant la nuit et que sa présence obstinée était une atteinte à ta liberté. Tu parlais de la plante comme d'un être en chair et en os, et tu essayais de t'en débarrasser avec un couteau de cuisine. J'apportai mon sécateur, dégageai le passage et on se mit bientôt à discuter avec animation. J'avais vu une photo de toi dans le journal, quelques semaines plus tôt. Un célèbre critique du *New York Times* avait fait l'éloge de ton œuvre, et les journaux de notre pays avaient reproduit l'article. Cependant, en te voyant dans ton jardin, je fus étonné de ta haute taille et de tes cheveux blancs, rassemblés en chignon sur la nuque. Le temps n'avait pu terrasser ta beauté. À la place des arrondis d'autrefois, on voyait maintenant des angles, celui de ton nez proéminent, de ton menton et de tes pommettes, celui de ton front sillonné de lignes. Tes longues mains étaient comme des oiseaux qui auraient oublié l'art de voler. Avec quelle véhémence tu me raconterais plus tard que tu détestais les tâches domestiques et que tu aurais aimé avoir une épouse, comme celles des grands créateurs, qui prenaient en charge leurs conflits avec le monde et les préservaient des banalités de la vie ! Depuis lors, de façon certes maladroite et partielle, j'ai essayé de te protéger. Le monde où tu vivais m'était inaccessible. Mais l'éclat que je percevais derrière les portes que tu laissais entrouvertes me remplissait d'émoi, de curiosité pour ce que je ne pouvais pas voir.

En voulant prendre la clé de chez toi dans ma poche, je m'aperçus que je l'avais oubliée. Je sonnai, sans résultat. J'attendis quelques secondes et insistai deux ou trois fois. Je me rappelai les yeux du vagabond, à la fois brutaux et vaincus, la fausse note qui détonne. Je contournai la maison par le côté gauche du jardin et Arthur me suivit de son pas fatigué. La

lumière du matin sur le gravier de l'allée avait un éclat aveuglant. Comme la maison, le jardin était silencieux, orphelin de toute présence humaine. Une violette déployait ses pousses hivernales. Vies minuscules que tu suivrais avec attention année après année. Je m'approchai d'une fenêtre latérale et regardai à l'intérieur. Le soleil s'insinuait en stries qui exacerbaient la pénombre du vestibule.

Je ne te vis qu'au bout de plusieurs secondes. Tu étais tombée au pied de l'escalier, où la lumière t'atteignait à peine. Ton corps, tel un arbre abattu, gisait à côté du lampadaire que je t'avais offert pour ton dernier anniversaire. Je me précipitai vers la cour arrière. La porte de la cuisine était grande ouverte. Il semblait que quelqu'un était passé par là et, à court de temps, avait oublié de la refermer. Qui ? me demandai-je.

Je m'accroupis à côté de toi. Tes mains étaient crispées, comme si elles avaient griffé des corps invisibles avant de se rendre. Une flaque de sang auréolait ta tête. Tu t'étais également égratigné le bras et un filet rougeâtre allait de ton poignet jusqu'au coude. Ta chemise de nuit était remontée sur tes hanches, et ton pubis, glabre et blanc, apparaissait entre tes jambes écartées et vieillies. Je te couvris de mon mieux avec la chemise de nuit et alors seulement, te prenant par les épaules, je te secouai.

— Vera, Vera ! criai-je.

Tu me paraissais si légère, si fragile. Tout avait pris les apparences d'un rêve.

Le reste devint nébuleux. Le temps se mit à s'écouler autrement, adoptant une distorsion amorphe, obscure. Je me rappelle seulement l'arrivée de l'ambulance et, contre toute orthodoxie, c'est moi qui soulevai le corps, tandis que les gens me priaient de me calmer, de les laisser faire leur travail. Je refusais qu'on te touche, qu'on sente la chaleur que dégageait ton corps. Qu'on entende ta respiration qui s'éteignait.

2

EMILIA

— Ne l'oublie jamais, je suis toi, me dit Jérôme au moment de nous séparer, à Charles-de-Gaulle.

C'était lui qui avait insisté pour que j'entreprenne ce voyage. De ma propre initiative, jamais je n'aurais eu la force de sortir de ma claustration. À mon retour, même si l'idée semblait irréalisable, on se marierait.

Devant nous, une grande baie d'où on voyait l'arrière des avions, qui semblaient suspendus au ciel.

Je suis toi.

C'étaient les mots qui nous unissaient. Qui nous avaient toujours unis et qui nous protégeaient de l'infortune. Une sorte de conjuration. J'étais lui et il était moi. On avançait en silence vers la zone d'embarquement et on se dit au revoir sans se toucher. Son expression était détendue, assurée. Je ne pouvais trahir cette confiance qu'il m'accordait. La veille, j'avais fait mes adieux à mes parents à Grenoble, et le Dr Noiret, mon psychiatre, m'avait prescrit un traitement pour éviter une crise de panique. Pourtant, je ne pus m'empêcher de dire pour la énième fois :

— Je ne sais pas si je pourrai, Jérôme.

— Bien sûr que tu pourras, Emilia. Bien sûr que oui.

Son index effleura mes lèvres, pour que je ne le répète plus.

*

Une fois dans l'avion, enfoncée dans mon siège et regardant par le hublot le matelas de nuages, je concentrai mon imagination

sur les petits traits du visage de Jérôme. Il avait toujours été là. Il était l'espèce humaine, tout ce qui habitait au-delà de lui n'existait pas pour moi. Je pensai à cette vie sans ailes, mais sans chamboulements, que nous avions forgée ensemble. Il est difficile de se conformer à une vie pareille. Ordinaire. Les choses extraordinaires sont excitantes, leurs trompettes et leurs couleurs vives nous appellent. Mais elles sont fragiles. Elles se brisent.

Nous l'avions toujours compris de cette façon, Jérôme et moi.

Et maintenant c'était lui qui me lâchait. Il me lâchait et en même temps m'enchaînait en proposant qu'on se marie. Pourquoi faisait-il cela ? Pourquoi avait-il insisté pour que je parte en m'encourageant de ses bons augures ? Par bonté. Oui, par bonté. Mais aussi – et cette pensée effilée transperça ma conscience – parce qu'on était obligés de bouger pour aller quelque part. On avait tous les deux vingt-quatre ans, et le présent, quand on est jeune, a besoin de s'ouvrir sur cet éventail de possibilités futures qui n'existent pas encore.

Des occasions qu'il faut saisir.

J'étais arrivée jusque-là en lui donnant la main. Mais maintenant, lui et notre monde protégé, aux bords élimés par l'usure et le temps, étaient engloutis sous les nuages. J'avais du mal à respirer. Je demandai un verre d'eau. Avant de disparaître, le soleil se mit à grossir. Après quelques ricochets, sa lumière dure s'écrasait avec une telle intensité contre mon hublot que je dus mettre des lunettes de soleil. En dessous, je crus voir la mer. Des fragments qui ressemblaient à des miroirs d'eau. À distance, si c'était vraiment la mer, elle n'avait pas la violence qui me terrorisait quand j'étais petite.

Je me rappelai l'océan à La Serena, la ville où ma mère était née. J'y étais allée deux fois dans mon enfance. J'avais vu les vagues se soulever, leur texture écailleuse. J'avais vu ma mère plonger au cœur de la muraille d'eau et s'enfoncer sous l'explosion de mille particules brillant à contre-jour. J'avais vu mon père près de moi, tous deux tranquilles sur le sable, retenant notre souffle, imaginant que la baleine géante l'avait avalée pour toujours. En voyant sa tête sombre émerger de l'autre côté de

l'éclatement, agitant les bras à distance, nous reconnaissions une fois de plus son énergie indomptable. Celle qui tant de fois l'avait éloignée de nous. Loin du regard à la fois vigilant et résigné de mon père. C'était lors d'une de ses fugues hors mariage que j'avais été conçue. On me l'annonça dès que j'eus l'âge de raison. Mon père n'était pas mon père.

Ils étaient mariés depuis cinq ans et ils travaillaient tous les deux à l'observatoire de Nice. Ils voulaient des enfants, mais la semence de mon père n'était pas assez consistante pour procréer. Pour cette raison et d'autres qui au fil des années me parurent évidentes, quand ma mère lui dit qu'elle était enceinte d'un de ses étudiants stagiaires, mon père accepta cette Emilia qui barbotait déjà dans son ventre.

Telles étaient les images de ce pays lointain où ma mère était née et où je me rendais maintenant. Elle disparaissait et réapparaissait. La main de mon père près de la mienne sans me toucher. Nos sourires, unis en silence, confirmaient qu'en dépit de notre composition génétique lui et moi étions échoués sur la même rive.

Maintenant, ces fragments de mer semblaient paisibles, cantonnés dans leur propre silence.

Je me dis que toute chose avait une autre réalité, que jusqu'alors je n'avais pas vue.

3

DANIEL

La chambre avait été plongée dans la pénombre. Je m'approchai et posai les doigts sur ta tête chenue. L'air tiède et muet remplissait l'espace. Le calme était si profond qu'on ne pouvait plus attendre que la mort. Tu avais un bracelet en plastique à ton nom au poignet, une jambe et une main dans le plâtre. Tes bras étaient immobilisés par d'innombrables tubes qui, à leur tour, étaient branchés sur des machines qui enregistraient tes signes vitaux. Sous tes paupières closes, tes yeux palpitaient. Une ventilation mécanique t'alimentait en oxygène.

Le médecin m'avait expliqué qu'à la suite des chocs dans ta chute, outre les contusions, tu avais un traumatisme cérébral sévère et des hémorragies dans le cerveau. Il fallait gagner du temps, attendre qu'il se décongestionne, c'est pourquoi on t'avait "mise à dormir". Un euphémisme qui t'aurait choquée. Le coma induit était la seule façon de réduire au minimum les stimuli sur le cerveau et de contrôler la pression intracrânienne. Ses explications furent exhaustives. Cependant, sa réponse fut ambiguë quand je lui demandai si tu pouvais m'entendre ou percevoir la présence d'un être à côté de toi. "Ce n'est pas une chose qu'on peut savoir avec certitude, déclara-t-il, mais toutes les études montrent qu'un patient dans le coma a des troubles de la perception."

— Vera, te dis-je, mais je fus incapable de poursuivre.

J'avais la poitrine oppressée à l'idée que tu étais là, derrière ce corps qui gisait sous les draps ; que de cet autre côté de la vie, tu essayais de me parler. Je pris ta main et la pressai très fort.

Il avait plu et à la fenêtre de la clinique les premiers éclairages de la rue projetaient leur éclat sur les pavés trempés.

Une infirmière frappa et entra sans attendre de réponse. C'était une femme dans la trentaine, petite taille et hanches larges. Son visage semblait avoir la fermeté passagère d'un fruit mûr.

— Vous n'avez rien mangé depuis des heures. Pourquoi n'allez-vous pas à la cafétéria ? Il ne va rien arriver à madame, me dit-elle en prenant quelques notes sur une planchette où étaient fixés des papiers.

Comme je ne répondais pas, elle me regarda, recula d'un pas et rajusta son chignon. Le rouge lui monta aux joues. Je savais que je l'intimidais.

— C'est une bonne chose de lui parler et de lui tenir compagnie. Je suis sûre qu'elle peut vous entendre.

J'aurais voulu lui poser des questions, mais la rougeur de son visage me fit renoncer.

— Je m'appelle Lucy, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à appuyer sur ce petit bouton.

Elle s'en alla et je m'endormis dans le fauteuil près de ton lit.

À intervalles réguliers, une infirmière venait contrôler tes signes vitaux, et je me réveillais en sursaut. Ce fut lors de ces retours soudains à la pleine conscience, au milieu de cette nuit hachée, que je regrettai de savoir si peu de chose sur toi. Sur tes origines, ta famille, ta vie. Tu avais eu un mari, Manuel Pérez, et un fils, Julián, mais tu n'en parlais jamais. Ton fils, je savais seulement qu'il était mort à l'âge de trente-deux ans d'une maladie des poumons. Le mystère dont tu t'étais entourée pour affronter le monde, en dépit de notre proximité, m'avait atteint, moi aussi.

Lorsque la nouvelle de ton accident avait été rendue publique, j'avais été frappé que personne ne vienne en tant que membre de ta famille. Même lorsque le chagrin des visiteurs était évident – écrivains, poètes, gens de lettres –, tous semblaient te connaître fort peu. La seule personne avec qui j'entrai en contact fut ton ami le poète Horacio Infante. Je n'avais pas son adresse, mais Gracia put se la procurer. À travers nos conversations, j'avais compris, sans que tu l'exprimes de façon directe,

qu'Infante signifiait beaucoup pour toi. Sa voix au téléphone était très émue. Je fus pourtant étonné de ne pas le voir à la clinique. Plus tard, j'essayai encore de le joindre, mais sans succès. Je laissai mon numéro de portable dans sa messagerie vocale pour qu'il m'appelle quand il voudrait avoir de tes nouvelles. J'appris par la presse que quelques jours après ton accident, il était retourné à Paris, son lieu de résidence.

Quand l'obscurité pâlit aux premières lueurs bleutées de l'aube, je me dis que ton cœur battait sous l'enveloppe de ton corps, et que ce cœur, c'était toi. Même si tu ne pouvais pas m'entendre, c'était là que tu habitais maintenant. Recroquevillée entre ses parois, tu continuais ta vie d'une autre façon.

Abruti par une nuit blanche, je laissai la voiture à la clinique et rentrai à pied en longeant le fleuve. Une lumière impitoyable enflait quelque part dans la cordillère et pointait le nez au-dessus des pics enneigés, pour se déverser sur les carreaux des fenêtres.

En débouchant dans notre rue, je vis le vagabond qui dormait sur des sacs informes, à l'abri sous une couverture, adossé au mur d'une maison voisine. Il y avait au moins un an qu'il rôdait dans notre quartier, et nous étions habitués à sa présence, à son odeur, au bruit des boîtes de conserve vides qu'il portait en bandoulière et qui s'entrechoquaient quand il marchait. C'était un individu de haute taille, une petite tête d'oiseau, et derrière son apparence dévastée on devinait l'homme brillant qu'il avait dû être. Il ne nous avait jamais rien demandé, ni nourriture ni argent, et il était difficile de déterminer s'il s'en abstenait parce qu'il vivait dans un autre monde ou par dignité.

Arrivé chez moi, je me déshabillai et me collai contre Gracia. La chaleur de sa peau aviva mes sens, mais elle dormait et ne réagit pas à mes tentatives de faire l'amour.

Je me réveillai deux heures plus tard, le corps endolori. Gracia sortait de la salle de bains, une serviette nouée autour de la poitrine, et elle ouvrit en grand les rideaux. J'entrevis ta maison, sa toiture en tuiles et la végétation qui la recouvrait. Arthur et Charly devaient être affamés. Dès que je serais levé, j'irais les nourrir.

— Bonjour, me dit-elle avec son inflexion rauque.

Elle avait les yeux rougis, comme si elle avait mal dormi ou beaucoup pleuré, et un léger tremblement du menton qui m'émut.

Sa peau toujours bronzée était encore plus foncée par contraste avec la serviette blanche. Elle s'assit au milieu du lit, jambes croisées, et rassembla ses longs cheveux mouillés sur la nuque. Gracia était sans conteste très sûre d'elle-même. Bien que je ne te l'aie jamais demandé, je savais que pour toi ce n'était pas une vertu. Tu me disais souvent que toute la richesse d'un créateur, c'étaient ses fractures, ses incertitudes, ses questions et ses faiblesses, le doute constant de la raison ultime des choses. C'était à travers ces failles que pouvait surgir ce qui n'avait jamais été là auparavant. Mais Gracia ne connaissait pas les élans créatifs, et l'assurance qu'elle affichait dans tous les domaines de sa vie la comblait de bienfaits et de récompenses. Elle avait fait des études d'ingénierie, mais à vingt-deux ans elle était entrée à la télévision. Maintenant, quatorze ans après, elle présentait les informations de la chaîne la plus populaire, et son tempérament énergique entrait tous les jours dans le foyer de millions de Chiliens.

— Je ne t'ai pas entendu arriver. Parle-moi de Vera, me demanda-t-elle avec une expression qui trahissait son angoisse.

— On l'a mise dans un coma artificiel. Vu son âge, il y a de gros risques qu'elle ne se réveille pas.

Gracia ferma les yeux très fort, comme si une image avait traversé ses pupilles et l'avait blessée. Puis elle secoua la tête et les particules d'eau qui se détachèrent de sa chevelure brillèrent contre la fenêtre. Elle fit un chignon et se tourna vers le mur où elle-même avait encadré le dessin de la façade de mon projet de musée. C'était un dessin qui tous les matins me rappelait qu'un jour, pas si lointain, j'avais remporté un prix important, et que j'avais peut-être encore l'espoir qu'il soit réalisé.

— Ce que tu me dis est très grave.

Elle noua ses bras autour de son buste.

J'avais toujours eu du mal à savoir ce que Gracia ressentait ou pensait.

Quand je l'avais rencontrée, je désirais noyer dans notre amour la sensation de distance qui m'avait paralysé depuis mon enfance. C'est toi, Vera, qui m'as montré combien ce désir

était puéril. C'est toi qui m'as montré que sous notre peau il y a un monde privé, avec ses constructions et ses paysages, auquel personne, jamais, ne pourra accéder. Gracia ne t'avait jamais appréciée. Et tu le savais. Elle te rendait en partie responsable de mes "jours de flemme", comme elle appelait cette longue attente, car les travaux n'avaient pas encore commencé. Plus d'un an s'était écoulé et les autorités n'étaient toujours pas d'accord. Quelqu'un relançait le projet, et quelqu'un de plus puissant l'enlisait. Rivalités de pouvoir, études diverses, autres priorités. Les raisons de le repousser mois après mois ne manquaient pas. Et pendant ce temps, je me morfondais. Je me levais tous les jours en pensant à un aspect qui pouvait être amélioré, un nouveau matériau, une pente plus accusée, un couloir plus large, et il n'y avait pas de jour sans que je rouvre mes fichiers dans mon ordinateur et ajoute ou élimine un détail. Pendant tout ce temps, Vera, tu avais toujours été là. À tes côtés, la fuite des jours inactifs ne m'angoissait pas. Il y avait d'autres choses : nos conversations, nos promenades et la découverte de cet univers qui t'entourait.

— C'est horrible. Je… dit-elle, et elle se tut.

— Quoi ?

— Rien, rien. C'est juste que la vie change de façon si brutale et implacable.

Gracia faisait peut-être allusion à un événement lié à elle-même ou à nous. Je voulus lui poser la question, mais elle avait déjà quitté le lit et plongé dans les profondeurs de son armoire. Je me dis que les choses essentielles sont trop crues, trop inquiétantes pour être énoncées. Trop contraignantes. Je me glissai sous les draps et me rendormis.

À dix heures du matin, je descendis à la cuisine et me préparai un café. Quelques minutes plus tard, je franchissais le portillon du fond du jardin, que j'avais fabriqué pour accéder directement au tien. L'hiver nous avait offert une journée éblouissante que tu ne pouvais pas voir. Une poudre lumineuse et rasante se faufilait dans la végétation. Arthur et Charly surgirent au milieu des buissons. Arthur, avec son air tranquille, me regarda sans curiosité et s'assit sur le sentier caillouteux ; Charly se colla à mes jambes, balayant l'air avec sa queue.

Depuis le début de notre amitié, tu avais insisté pour que j'entre et sorte à ma guise. C'est pourquoi tu m'avais donné un double de la clé de l'entrée, et de plus tu ne verrouillais jamais la porte de la cuisine. Une confiance instantanée nous avait unis. Tu m'avais même révélé le code de ton coffre-fort.

"Si tu dois l'ouvrir un jour, Daniel, sors tout ce que tu y trouveras et jette-le à la poubelle. Il n'y a aucun objet de valeur, juste des breloques de vieille. Quant aux papiers, tu les brûles. Je ne veux pas qu'après ma mort les chiens viennent fourrer le nez dans ma vie. D'accord ?"

Je ne comprenais pas pourquoi tu me confiais cette mission si personnelle. Ce fut la première fois que je pensai à ta famille, aux personnes qui t'avaient côtoyée un jour et qui pour une raison quelconque avaient disparu. Un jour, tu t'en irais, et ce jour n'était peut-être pas si éloigné. Ta présence m'avait transformé d'une façon qui n'était pas visible pour les autres – à l'exception de Gracia –, et pour cette raison même, beaucoup plus profonde et significative. Tu avais déposé quelque chose en moi et tu m'avais demandé de le garder. C'était resté, mais maintenant que tu t'étais absentée, je redoutais que peu à peu cela disparaisse.

En entrant dans le hall, je vis une flaque de sang séché. Tout était figé : une sorte de chaos provisoire. Le silence régnait, interrompu par les rumeurs imprécises et souterraines du chauffage. Je restai dans l'entrée, regardant l'escalier, puis je gravis les marches, imaginant comment chacune d'elles avait frappé ton dos, tes épaules, tes chevilles, ta tête. Arrivé à la dernière marche, je regardai en bas derrière moi. À travers la fenêtre de l'entrée se profilaient les ombres des arbres, qui oscillaient sur le mur comme des poissons. J'avançai vers ta chambre, mais restai devant la porte ouverte, sans entrer. Le lit était défait. Tu avais dû tomber au matin, sans doute peu avant que je te trouve. Je me retournai vers la cage d'escalier. Je voulais reproduire tes pas et élucider les circonstances de ton accident. D'après le médecin, il n'était pas dû à une perte de conscience soudaine ; les égratignures sur tes bras montraient que tu avais essayé de te retenir aux parois pendant ta chute.

Je fis plusieurs allées et venues sur cette courte distance, et je redescendis. Quoiqu'un peu branlant, l'escalier était solide.

La rampe était fermement fixée au mur et avait une forme à laquelle il était facile de s'accrocher. Les marches, bien pensées, avaient les bonnes proportions, contremarche de dix-huit centimètres et giron de trente, pour assurer le confort des pieds. Ce qui avait primé dans sa modeste conception, c'était sans aucun doute son côté fonctionnel. C'est alors que je me dis que tu n'étais peut-être pas tombée par accident. Tu étais une femme forte, en pleine possession de tes facultés et de ton corps. Tes mouvements s'enchaînaient avec élégance et précision. Dans nos promenades, tu marchais toujours en tête. Parfois même, tu te moquais de moi : "Allons, secoue-moi ces enjambées de vieux dandy", me disais-tu en me dépassant. J'essayai de me rappeler l'image de ton corps sur le sol, la position de tes bras, l'angle de tes jambes, ton pubis à nu, mais la vision était trop crue, un filtre intérieur la repoussait, sans pouvoir la fixer dans la conscience. Je sortis dans le jardin et donnai à manger aux chiens. Puis je rentrai et m'étendis par terre, à l'endroit exact où tu étais tombée. Quelles avaient été tes pensées, quand tu étais étendue, durant cette seconde avant de te perdre dans l'inconscience ?

Des constellations que je n'avais jamais remarquées étaient dessinées au plafond. Les figures, un tracé fin sur un léger bleu, ressemblaient à celles qui veillent de haut sur les voyageurs à la Grand Central Station de New York. Je me rappelai combien tu étais obsédée par l'univers et les étoiles, et comme leur représentation était présente dans tes écrits. Ce dessin au plafond était peut-être la dernière image que tu avais vue.

Un courant d'air froid me traversa la colonne vertébrale, les bras, les jambes. Je repensai à la porte de la cuisine grande ouverte, et soudain ce qui n'était encore qu'une intuition quelques minutes auparavant devint une certitude : tu n'avais pas fait un faux pas, quelque chose ou quelqu'un avait précipité ta chute.

Je cherchai sur Internet le numéro de la police judiciaire et j'appelai. Pendant que je racontais à une femme à la voix fatiguée ce qui était arrivé, j'eus envie de raccrocher. Je savais ce qu'elle pensait et ce que penseraient tous ceux à qui je confierais mes soupçons : que tu étais une femme âgée, que tu avais

trébuché et que tu avais dégringolé dans l'escalier. On en voyait tous les jours, partout dans le monde, des centaines, des milliers de fois, des femmes et des hommes âgés victimes d'accidents mortels, mais qui aurait pu croire que la vieillesse n'en était pas la cause ? Je n'avais pas de preuve. Maintenant, personne ne pourrait témoigner de ta force physique ni de la précision de tes mouvements. Quand j'eus terminé mes explications, la femme m'indiqua que je devais premièrement me procurer un rapport médical qui confirme mes soupçons, et avec celui-ci me rendre au palais de justice pour que la PDI, la police judiciaire, ouvre une enquête.

4

EMILIA

Arbres nus et rues grises.

Ce fut ma première impression de Santiago. J'arrivai au Chili deux mois exactement avant ce matin d'août où Vera Sigall tomba dans son escalier. Mon intention était de rassembler des matériaux pour finir la thèse que j'écrivais sur son œuvre. Même si je savais que ce serait difficile, je nourrissais l'espoir de faire sa connaissance.

C'était là que ma mère était née, mais dans mes seuls souvenirs précis du Chili il y avait la mer et sa tête disparaissant et réapparaissant derrière l'énorme masse d'eau. Mes grands-parents étaient morts dans un accident de voiture quand j'avais quatre ans et, depuis lors, ma mère avait perdu contact avec le reste de sa famille, qui devait encore vivre à La Serena, sur le Pacifique.

Heureusement, mon père m'avait déniché un endroit où habiter. L'appartement d'un Chilien qui avait fait ses études avec lui à Grenoble, et qui avait accepté de me le louer à un prix abordable pour mon modeste budget. Mon appartement, si on peut l'appeler ainsi, était au sommet d'un immeuble de neuf étages, face au parc Bustamante, à quelques centaines de mètres de la rue Jofré. Il comprenait une chambre, une cuisine et une salle de bains, qui ne communiquaient pas entre elles. Pour aller de l'une à l'autre, il fallait sortir sur une vaste terrasse avant d'entrer dans la pièce suivante. La chambre, petite, avait un papier peint à fleurs délavé par le soleil. Le lit était recouvert d'une couette multicolore tissée main. Il y avait aussi un fauteuil en velours bleu, défoncé, des étagères vides où j'installai les livres que j'avais apportés, et un bureau contre la fenêtre,

sur lequel était posé un miroir dont le cadre était en étain. La cuisine était encore plus exiguë, mais elle avait le minimum indispensable et une pendule dont le tic-tac rythmait le temps.

Après avoir défait ma valise, l'agitation me reprit. J'avais une mission, un travail à réaliser, mais je savais que la raison pour laquelle j'étais là était une de celles qu'avec Jérôme nous n'avions pas clarifiées, que même moi je n'avais pas le courage d'affronter.

Nous nous connaissions depuis l'enfance. Nous étions dans la même classe, et depuis, à l'exception de la période que nous appelions "l'accident", nous avions toujours été ensemble. Nous partagions nos devoirs, nos jeux, nos lectures. Son père travaillait chez Caterpillar, où il assemblait les pièces d'énormes bulldozers, un monde totalement étranger à Jérôme, dont les intérêts étaient ailleurs. Chez nous, en revanche, il se sentait à l'aise. Quand sa passion pour l'astronomie devint évidente, mes parents l'accueillirent comme pupille. À vingt-quatre ans, il était déjà le bras droit de mon père au télescope Schmidt.

Notre entente d'enfants subsistait, maintenant que nous avions grandi, nous étions devenus un couple, mais plutôt étrange, car jamais nous ne nous étions touchés. Quelques semaines avant de partir au Chili, Jérôme avait proposé qu'on se marie à mon retour. Nous dînions dans un restaurant du centre-ville de Grenoble.

— Jérôme, nous ne pouvons pas…

— Cela n'a pas d'importance, coupa-t-il.

— Pour moi, si.

Je ne savais pas moi-même ce que je voulais dire. Était-ce la conviction qu'un être humain normal comme Jérôme est incapable de vivre sans toucher l'autre, sans l'étreinte qui scelle son amour ? Ou l'idée inexprimable qu'il y avait peut-être, quelque part, un être humain qui pourrait me décongeler. Jérôme ne portait pas non plus un grand intérêt aux questions physiques, mais de façon moins consciente et phobique que moi. Son observation passionnée des corps célestes ne laissait pas de place au corps terrestre. Une certitude : Jérôme et moi avions passé notre vie à graviter comme deux planètes solitaires.

*

Ce premier jour, je sortis une chaise de la cuisine et m'assis dans un coin de la grande terrasse pour lire. Caressées par le soleil hivernal, les fenêtres, au loin, renvoyaient sa lumière. Les pigeons se pavanaient fièrement sur les toits et se courtisaient. Sur une terrasse voisine, un drapeau chilien ondoyait comme une flamme se détachant sur le ciel gris.

Le jour battit en retraite et se remplit de reflets glacés. Je rentrai dans ma chambre et écrivis à Jérôme : je lui racontai en détail mon voyage, mon nouveau logement, la vue que j'avais sur la ville. Et après avoir traduit cela en mots pour lui, tout ce que j'avais vécu depuis mon départ s'installa dans ma conscience et devint réel.

Cette première nuit, impossible de fermer l'œil. Le lendemain, j'irais à la bibliothèque Bombal, où se trouvait la donation de Vera Sigall : ses manuscrits, ses lettres et ses notes de travail. C'était Horacio Infante – un célèbre poète chilien qui vivait à Paris – qui avait pris les contacts et obtenu l'autorisation d'y travailler. J'étais impatiente de me plonger dans ce matériau que personne n'avait encore touché, sûre qu'il me ferait découvrir de nouveaux aspects de l'œuvre de Vera Sigall. Et pas seulement.

Dans ces confins du monde, sans Jérôme, il y avait beaucoup de choses que j'ignorais ; la vie apparaissait devant moi, à la fois immense et diffuse, sans commencement ni fin.

5

DANIEL

Une fois que le médecin m'eut remis à contrecœur un rapport où il admettait la possibilité que ta chute n'ait pas été un accident, je présentai l'affaire au palais de justice et quelques jours plus tard un appel de la police judiciaire, la PDI, me prévint qu'elle passerait chez toi dans l'après-midi.

En l'attendant, je sortis dans ton jardin, d'où je regardai ton bureau. Sa conception nous avait valu notre première et unique dispute. Je pensais qu'il devait avoir de grandes fenêtres pour laisser entrer la verdure et la lumière, mais toi tu voulais des lucarnes qui protégeraient ton intimité, qui t'isoleraient, qui créeraient un intérieur hors du temps. Je me rappelle mes ébauches et tes mots élogieux quand tu décrivais les proportions de la salle vitrée que j'avais dessinée pour toi. Cependant, ta décision était formelle, tu voulais une boîte noire d'où tes personnages ne pourraient s'enfuir. Quelle fascination, quand je te montrai la chapelle de Zumthor, avec ses bois brûlés et son unique orifice supérieur par où la lumière se laissait tomber ! Alors, tu me dis :

— Voilà ce que je veux !

Et on dessina ensemble un bureau, à mi-chemin entre ta boîte – noire – et la mienne – en verre.

Je traversai le jardin et entrai. Là, une vie avait été mise entre parenthèses. Les narcisses jaunes du pot étaient fanés, et sur ta chaise longue était ouvert à l'envers le livre que tu lisais, le *Journal* de Katherine Mansfield, avec un prologue de Virginia Woolf. Sur une étagère, je revis la seule photographie de toi que tu avais gardée, à part celle où tu es avec ton père. J'ai toujours été étonné que tu aies choisi justement celle-là. Tu es

debout, les genoux fléchis, bras ballant et mains ouvertes, dans une position qui révèle la grande danseuse de twist que tu as dû être. Tu regardes l'objectif avec un sourire mystérieux, avec l'air de dissimuler un secret et de mettre le photographe au défi de le découvrir. Le personnage qui t'accompagne t'observe avec sérieux, perplexe et tendu, comme s'il fixait une personne qui dépasse non seulement ses attentes, mais aussi ses possibilités. Je m'arrêtai aussi sur l'image que tu avais toujours sur ta table. La photographie en noir et blanc d'un homme à la barbe foncée, penché sur l'exercice de calligraphie d'une fillette qui n'a pas plus de cinq ans. On était en 1923 et cette enfant, c'était toi. Tu me l'as raconté un jour :

— Mon père tenait absolument à ce que j'apprenne à lire et à écrire. D'après lui, la connaissance était la seule chose qu'on ne pouvait nous arracher.

Quelques jours après que le photographe Alter Kacyzne eut pris ce cliché, la ville de Chechelnyk fut envahie.

— Mon père éteignit les bougies et on ne bougea plus, regardant derrière les rideaux les dizaines d'hommes qui couraient dans les rues en braillant, en défonçant les portes à coups de bâton et de culasse, brisant les vitres, sortant les habitants dans la rue, dévalisant les maisons.

Je me rappelle quand tu m'avais parlé de Dania, la voisine. De ses yeux ouverts et vides. Quatre hommes armés lui arrachaient ses vêtements par lambeaux devant sa porte quand ta mère te boucha les yeux et te serra dans ses bras. Jamais auparavant tu ne m'avais parlé de l'horreur.

"Écris-le", te dis-je alors. Et tu me regardas pour la première fois avec mépris, comme si tu me disais "tu n'en as aucune idée". C'était ton espace de silence, et plus jamais je n'ai tenté de le profaner.

La photographie était exceptionnelle, et je m'intéressai à l'homme qui l'avait prise. Je découvris qu'il s'agissait d'un grand photographe. À la fin de la Première Guerre mondiale, Kacyzne photographia les mœurs et la vie des Juifs, allant de ville en ville, essayant de capter leur culture. Des années après qu'il eut pris cette photographie de ton père et toi, Kacyzne quitta la Pologne, fuyant les nazis, mais quand il arriva à Ternopil,

en 1941, ceux-ci occupaient déjà la ville et il fut battu à mort par des Ukrainiens collabos. Son épouse, Khana, une très belle femme qui l'accompagnait dans ses périples photographiques, mourut en camp de concentration. Sa fille survécut en se cachant en Pologne sous les traits d'une citoyenne non juive.

Je quittai ton bureau avec un chagrin encore plus intense, résolu à découvrir coûte que coûte ce qui t'était arrivé le matin de ta chute. Je me fis un café et attendis, assis à la table de la cuisine. Je pensai à Gracia, à sa grande bouche et à son demi-sourire, qui donnait l'impression d'exprimer avec ironie une idée aiguë des choses et de la vie. Je pensai aussi à l'anniversaire qu'elle avait organisé avec tant de soin et qui devait avoir lieu ce week-end-là : sept ans de mariage. Mais j'avais beau savoir que Gracia attendait ce jour-là avec désir et impatience, j'allais lui dire qu'il fallait l'annuler. J'étais incapable de passer par les avatars, les efforts et les prétentions d'une fête.

J'étais plongé dans mes pensées quand j'entendis la sonnette. Le bruit me fit sursauter. J'ouvris et me retrouvai devant un homme de faible constitution et de petite taille.

— Je suis l'inspecteur Segundo Álvarez, dit-il en guise de salut.

Il avait un visage effilé. Ses yeux étaient si noirs qu'il était impossible de déterminer où finissait l'iris et où commençait la pupille.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil.

Il portait un jeans et une parka bleue, impeccable. On devinait le soin qu'il accordait à son apparence en voyant ses rares cheveux coiffés en arrière et son menton rasé de frais. Cependant, les grandes poches qui bâillaient sous ses yeux parlaient d'une vie ni rangée ni facile. Je lui montrai l'endroit où tu étais tombée dans le vestibule et la tache de sang maintenant séchée. Je lui dis que j'avais trouvé ce matin-là la porte de la cuisine grande ouverte. On monta à l'étage. Mon portable se mit à sonner dans l'escalier, j'essayai de l'ignorer, mais l'inspecteur me regarda, dans l'expectative. Je le sortis de ma poche, jetai un coup d'œil sur l'écran et le refermai.

— Vous ne répondez pas ?

— C'est un numéro que je ne connais pas, mentis-je.

Je lui exposai mes considérations techniques sur les marches et la rampe, mais son regard glissait vivement sur les choses, comme si aucune d'entre elles ne présentait un intérêt réel. J'eus l'impression qu'il faisait son travail, tout en sachant qu'en fin de compte c'était une perte de temps. En redescendant au rez-de-chaussée, l'inspecteur se tourna vers moi.

— Monsieur Daniel Estévez, n'est-ce pas ?

— Exactement, répondis-je aimablement.

— Quelle est la nature de votre relation avec cette dame ?

— Je suis son voisin.

— Et comment êtes-vous entré ici ?

— J'ai une clé. Elle me l'a donnée il y a quelques années.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés immédiatement ?

— Parce que j'ai d'abord cru que c'était un accident.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que ça n'en était pas un ?

De nouveau je lui expliquai mes observations sur la rampe, l'escalier, je lui parlai de ton agilité et de ta bonne condition physique malgré ton âge. Je le fis entrer à la cuisine et on s'assit à table, devant la fenêtre. Je ne voulais pas que cette scène se déroule dans le salon, devant tes livres et tes affaires les plus précieuses. Je lui offris un café qu'il refusa. Il examina la porte. Je soulignai que si je l'avais trouvée grande ouverte, c'était la preuve formelle que quelque chose d'anormal était arrivé. Il me demanda avec qui tu vivais, les noms et adresses de ta famille, ceux de tes amis et connaissances qui pouvaient être en conflit avec toi. Comme je ne savais pas grand-chose de tout cela, mes réponses, qui au début me venaient machinalement, prirent l'allure de balbutiements flous. Il me demanda si j'avais relevé des signes de violence quand je t'avais trouvée par terre, si tu avais des objets de valeur dans la maison et s'il manquait quelque chose. Je lui dis que certains de tes tableaux en avaient, surtout un portrait de grandes dimensions que Chirico avait fait de toi. Il demanda à le voir, et le prit en photo avec son portable. Ainsi que ta sculpture de Negret et quelques tableaux que je lui indiquai. Il me dit qu'il enverrait des experts pour relever les empreintes digitales. Mon portable se remit à sonner. Je savais qui c'était, et je l'éteignis sans le regarder.